

HUBERT MICHEL

J'IGNORE CE QUE
ME RÉSERVE ENCORE
MON PASSÉ



LE DILETTANTE

Hubert Michel

*J'ignore ce que me réserve
encore mon passé*

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Dominique Boll
© le dilettante, 2004.
ISBN 978-2-84263-276-2

À Chantal Pelletier
À Carla

*On voudrait que tout
encore soit à dire.*

Louis Calaferte,
Haïkai du jardin

I

UN SAMEDI APRÈS-MIDI, le téléphone a sonné...

J'étais heureux de t'entendre après ces longs mois silencieux. Tu tombais bien.

Lors de notre dernière rencontre, tu affichais le regard du chien battu et, de crainte qu'elle ne finisse par m'imprégner, j'avais fui cette défaite. Il pleuvait comme ce samedi. Il pleut souvent là-bas.

Aux premiers instants de notre conversation, c'est à peine si je te reconnus tant ton timbre était rauque, différent. Tu n'avais toujours pas recouvré ta véritable voix mais tu parlais sans effort désormais, et je n'osais te demander pour ton bras, celui dont tu avais

II

perdu l'usage à la suite de ta connerie, de ton sommeil prolongé. Je t'écoutais en revoyant ce bras étique en écharpe et ton visage émacié, frissonnant pour la première fois à la pensée de ces vingt-quatre heures de lente neige pendant lesquelles tu fus mort sans que nul ne le sache. Loin des préoccupations de la nuit glacée, Patricia et moi nous exerçons à l'amour dans la chaleur électrique d'une chambre d'hôtel de la ville. Je n'avais alors d'yeux que pour elle – et ma bouche fougueuse et avide ne compensait guère la maladresse de mes mains incultes, trop novices malgré le souvenir d'avoir pétri et pétri, dans les délices de mes fantasmes, le corps conquis et soumis de ta tendre mère. Au petit matin, les flocons virevoltaient encore dans le halo des réverbères, place de la Gare. Derrière la fenêtre, les contemplant, je me sentais invincible. Patricia dormait.

*

La fille pour laquelle tu voulus inviter
Madame la mort vint te voir à l'hôpital...

Quand tu en sortis, elle qui s'était toujours refusée, et si souvent, osa te proposer de tenter l'aventure avec elle. Elle avait réfléchi, cru saisir le sens des deux tubes de cachets. Depuis, à force de les imaginer renversés sur la table de chevet, parfois elle les voyait jetés au pied de ton lit, elle ne pensait qu'à toi. Elle était prête maintenant à t'ouvrir ses bras. Voulais-tu encore de cet accueil? Pouvais-tu encore la recevoir? En ingurgitant ces saletés, sans crier ni trembler – tu ne perdis qu'une fois ton calme magnifique –, tu lui avais offert la plus forte expérience qu'elle vivrait sans doute jamais; peut-être, au fond d'elle-même, en tirait-elle aussi quelque basse fierté. Et tu acceptas. Tu acceptas sans ricaner ces drôles d'épousailles avec l'espoir que ce drame n'ait pas été vain. Tu vérifias pourtant qu'il l'avait été. Votre idylle de raccroc ne franchit pas le cap des trois semaines. Mais tu avais guéri cette fille de sa culpabilité. Elle enfouit dans sa mémoire ces deux tubes de poison, par-dessus tout, leur terrible violence; pour elle, une violence

identique à celles de la lame de rasoir qui tranche la veine ou de la balle qui explose le cœur. Gwladys (n'est-ce pas?) reprit sa morne vie pour n'y rien changer, une vie aux antipodes de ton rêve, les pieds dans l'écume légère qui caresse la plage, là-bas. Qu'importe, tu avais trop d'ambition. Effrayée par ta douce folie, elle ne pouvait comprendre l'inutile de tes cravaches qui faisaient siffler l'air avec vigueur. Tu étais une bête sauvage, désormais avec une patte en écharpe qui te retenait d'aller sniffer les beautés nauséabondes de la ville.

*

Auparavant, lors de nos années lycéennes, il m'arrivait de me demander lequel de nous deux plaisait le plus aux filles, en détestant bien sûr que ce puisse être toi. Souviens-t'en : nous ne fûmes jamais amoureux des mêmes. Je te cachais celles-là qui m'affriolaient par leurs sourires, je ne te disais rien de celles-ci dont l'indifférence me torturait le cœur. Tu les aurais trouvées trop bêtes ou

trop grosses ou encore trop accessibles – ou trop pour toi : bien qu’absurde, c’était ma pire crainte. J’étais passionné quand tu évoquais ces démons qu’il te fallait, ou ces déesses, ou ces belles revêches comme Gwladys. Au grand jamais je ne serais tombé amoureux de cette dernière. Avant ton suicide raté, je complotais pourtant, et ne m’avait-elle susurré *Ne veux-tu pas ?*, je l’aurais suivie sans hésiter. Je te le jure, sans hésiter, je t’aurais trahi, dépossédé, afin de vivre à ta place ce que tu voulais vivre, jusqu’à une existence entière auprès de Gwladys. Entends bien cela : je me sentais capable de me contenter d’être cobaye dans ton laboratoire. J’en avais la propension. J’aimais les senteurs d’éthylène, des acides et des poudres, le produit des réactions chimiques de nos anciens cours de sciences du lundi matin quand même l’odeur de ta blouse blanche en coton, fraîchement lavée et repassée, me ravissait.

Cette blouse immaculée transportait l’arôme de ta niche, le parfum qui t’identifiait autant qu’il caractérisait ta mère,

laquelle demeura la seule dont je réussis à t'avouer, sous le voile d'un humour complice, les émois qu'elle faisait naître en moi. Ayant pris cela pour jeu, tu t'empressas d'y participer, tenté par des relents malsains qui te divertiraient. Si je t'interrogeais à son propos, tu composais de ta mère pour moi un portrait millimétré, la désignant par son prénom; tu m'encourageas même à tenter de la séduire. Tu te souviens bien sûr m'avoir entraîné dans sa chambre un après-midi. Tu ouvris innocemment son tiroir à sous-vêtements et m'invitas d'un regard réjoui à plonger la main dans ce fatras soyeux, le pétrir comme une chair ronde, douce et vivante, avant ton ordre affectueux de m'allonger habillé sur le lit dont je me rendais compte qu'il était le nid des sommeils, des amours de ta propre mère, où s'exprimaient véritablement ses effluves singuliers, un lit de femme. Puis tu me lanças soutiens-gorge et culottes, pluie frivole de sous-vêtements de ta mère, m'intimant de les renifler, de m'en caresser le visage et le corps, avec ton vibrant espoir que je bande.

Je bandais et sans doute bandais-tu autant, là, debout devant moi qui, paupières baissées, me délectais de ce manège troublant. Et il y eut cette autre circonstance où il me fut étrange et effroyable, un effroi délicieux, de t'entendre me demander soudain *Qu'attends-tu pour la baiser? Tu devrais essayer...* Puis tu courus vaquer ailleurs, m'abandonnant pantois sur l'écho d'un rire énigmatique.

Voulais-tu vraiment que je « baise » ta mère? Imaginais-tu ma première authentique jouissance éclabousser le sexe d'où tu étais apparu? Peut-être espérais-tu aussi le rapport de mes sensations comme il t'arrivait de me détailler ce que prodiguait à ta queue, ton ventre, les trous étroits de ces jouvencelles qu'avec prétention tu affirmais avoir connus...

*

Lorsque tu m'as appelé ce samedi vers seize heures, des hordes de hallebardes cinglaient le fleuve. Patricia et moi habitions

désormais l'immeuble qui le domine en son méandre. Mais je savais Patricia sur l'autre rive, qu'elle préférait déjà à celle-ci. Là-bas, un type semblait en effet me dépasser à bien des égards. Un photographe comme toi, qui faisait, lui, dans la publicité. Un maître du détail, paraît-il. Un artiste de la page glacée, un monsieur rencontré lors d'une soirée chez des rupins où je m'étais saoulé. Il m'avait fallu me mettre dans cet état minable après avoir surpris Patricia poser furtivement ses lèvres carmin sur la bouche de cet homme, offrir la lumière de ses yeux à ses yeux jusqu'à l'éblouir. Il fallait qu'il sache ce que Patricia lui disait ainsi : *Nous allons nous aimer*. Je trouvai ça dégueulasse, insupportable. *T'es vraiment dégueulasse! Tu n'es qu'une salope!* Évidemment Patricia avait tout nié en bloc et prétexté : *Tu as rêvé. Tu as rêvé, mon chéri*. Elle me pria de croire que j'avais rêvé, pourtant... Pourtant, donner ses yeux ainsi à quelqu'un, c'est déjà tout lui donner. *Tu as rêvé, mon amour... Je vais danser, tu viens?* sourit-elle.

Je te dissimulais encore Patricia quand, deux ans plus tôt, j'avais cru te croiser, t'apercevoir au volant de cette voiture un peu trop banale pour que ce fût la tienne. Bon prétexte après tout, pour m'interroger et douter. Était-ce vraiment toi? Je refusais d'admettre avoir reconnu ta silhouette en me disant : Ce n'est pas possible, ce ne peut être lui, pas lui dans cette voiture. Comprends-moi, je ne voulais pas que tu me fasses chier, je n'avais d'yeux que pour Patricia assise à mes côtés, sur le siège du mort, silencieuse et indifférente à ce que j'avais murmuré : *Il me semble que c'était lui.* Rien ni personne ne devait nous déranger, au prélude de notre histoire. Tu pouvais aller te faire pendre! Te faire foutre. Aussi ne me fallut-il guère de volonté pour t'oublier lorsque je me garai au centre-ville et que les premiers flocons se mirent à tomber. Tiens! Il neige.

Je connaissais un hôtel.

Bien entendu, tu conduisais cette auto de location (à l'agence, tu avais opté pour le premier modèle venu, au diable la frime!),

arpentant, tout l'après-midi, les quartiers de notre ville. Tu me cherchais. Tu avais besoin de moi, du sel de l'amitié, des verres que nous aurions dû boire ensemble et dans lesquels Gwladys se serait effacée. *Sois sage, ô ma douleur...* Comble de ton malheur, ton ultime recours était transi d'amour ! Tu ne le trouvas donc pas. Ces gens-là ont des ressources, des cachettes insoupçonnées, des alibis. Plus tard, Patricia et moi déjà calfeutrés dans une chambre anonyme, tu te jetas dans la tienne pour t'y enfermer, abandonnant le ronronnement de la télévision à quelque fantôme du salon.

Draps blancs. Draps défaits. Draps froissés. Draps crasseux. Puants. Alcool blanc, verre blanc. Plus de père, plus de mère, plus d'amis. Où sont-ils ? Orphelin de tous. Plus rien qui vaille. Cachets blancs. Les yeux verts de Gwladys. Sa chair blanche. Ses seins blancs, ses fesses blanches. Les yeux de Gwladys clignent sur le plafond et sur les murs de ta chambre. Ils t'observent, impassibles. Malheureusement impassibles. Son

corps blanc se dilate. Coule le vert de ses yeux. Des centaines de paires d'yeux de Gwladys flottent dans l'alcôve où ton père et ta mère te conçurent, il y a dix-neuf ans. Les orbites de Gwladys pissent du vert. Bain chaud et vert. Et le corps éthéré de Gwladys. Giclée de sperme, ta semence gicle, lèche l'intérieur de tes cuisses. Ta main fatiguée. Ta main fatiguée pendouille sur le bord du lit. Tes mains si belles ! Aux doigts si longs, aux ongles inoffensifs. Tu te couches sur le flanc. Efforts terribles. Terribles efforts surhumains. Sexe flasque. Sperme séché. Ombres épaisses. Ombres lourdes. Tu es aveugle. Non, tu ne ressusciteras pas d'entre les morts. La cendre, la pourriture, le sommeil. La nuit. Décembre. La neige dans la nuit. La neige était silencieuse et virevoltante. Et virevoltante.

Le temps s'est égrené avec la lenteur infinie d'une neige indolente ; sa gueule féline se délectait à petit feu du reste de ta vie, sa langue âpre qui léchait tes os et leur moelle, lapait aussi au ru de tes espoirs ultimes.

Maman, viens me chercher! Maman, je suis sans force. J'ai peur. Où es-tu? Tu es revenue, je le sais! Ma peau est presque froide, si blême. Viens me réchauffer. Sauve-moi! Mes paupières closes sont scellées, sont cousues, impossible de les soulever, et je veux voir, je veux voir ce tapis de neige qui recouvre la ville, je veux me réveiller et courir jusqu'au port. C'est terrible! Je ne veux pas mourir. Quelle heure est-il? Je n'ai plus de bras. Je voudrais tant écrire des poèmes, encore, et photographier aujourd'hui les bateaux de guerre, les bateaux de pêche sous la neige; demain, les ajoncs, les canards et la brume sur le lac; un jour, les grands fauves. Les grands fauves d'Afrique!

Soudain, tu n'étais plus d'accord avec cette mort qui te happait lentement.

Non, évidemment!, où vas-tu chercher cela?, cette putain de sirène d'ambulance angoissée ne braille pas pour ta pomme! Il y a tant d'urgences en ville. Il y a d'autres urgences. Cent ou peut-être mille, prépare-toi à être la dernière, considère-toi comme